

**Pascal Leray**

**LE SPECTACLE  
INTERDIT**

**Saint-Denis, Les Pavillons sous Bois  
juin et juillet 1992**



## Sympathie

J'écris selon le désir du Seigneur car il n'existe pas. Je le vénère pour n'être pas.

Quand je croyais en Dieu, il me fallait le détester.

Mais puisque je suis seul, qu'il ne répond jamais à mes prières et puisque rien ne me l'indique, à moins de voir dehors ce qui n'est pas en moi, j'ai abaissé mon glaive pour atteindre le coupable.

Tel est mon calvaire avéré.

Puisque tu n'es que ma poussière, Seigneur, je te vénérerai comme ma mort.

Que tu n'es pas non plus.

## Voyageur abusif

C'était un imbécile à se jouer les transes, dans la nuit, toujours à grands frais car il avait peur, sans pour autant se l'avouer. C'est le calvaire d'une croyance chimérique, habituelle et rassurante qui l'aura conduit à se renouveler, par un chemin sinistre et au grand jour. « Ainsi, je ne crois plus ». Il avait l'air très fier de lui. Et nous, dubitatifs : « Mais tes transes, qu'en as-tu fait ? » On entendait leur murmure dans l'armoire fermée à double-tour. On entendait aussi le double-tour et tout cela dans l'affirmation crâne du crétin : « Je ne crois pas ». A nous le répéter, jusqu'à la nuit, nous servant de son vin épais. Et toujours cette même peur parcourant son regard. Mais à présent, c'était la pâleur de nos verres qui l'inquiétait.

## **Théâtre antique**

Prélude --

Nous nous serions peut-être conviés dans  
l'autre monde car ci-bas

Ce ne sont pas des politesses que nous  
échangeons

D'antiques scènes nous revêtent

Et dans nos impossibles jeux d'enfants

Nous n'espérons que nous frôler

Ce monde, nous ne l'avons pas commis

Nous en avons prémédité les ruines

## Saisonnière

Des fruits qui d'arbre en arbre se convient  
D'épais feuillages qui m'aveuglent  
Et moi, je n'ai que de noueuses branches  
Pour fouetter ces ombres

Mais tu m'accompagnes aux déraisons  
Alors je prie pour toi, mon âme  
Pour que tu n'existes pas

Nous nous rencontrerons dans l'autre monde  
Car ci-bas, ce n'est qu'un luxuriant jardin  
d'Eden  
Qu'il me faut défricher

Tu y seras la forêt de mes perceptions  
Et moi, ton spectateur arborescent  
(mon heur peut-être sera d'oublier  
ma blanche peur de blastula)

## **Escale**

Alors que nous rompons nos coques  
Abordant des rivages que nous paraissons  
Nos élans vont se perdre en notre immensité  
Nous, si navires que chancelons  
Nous ne sommes que vagues pour tomber

## Unisson

Vous étiez fastueux  
Nous étions morts  
Nous étions tous autant de rives affaissées  
Peinant à s'embrasser

La mer, ici, ce n'est qu'une chimère  
Qu'importe ! Nous n'y serons que larmes  
Par nos yeux défenestrés

## Tribal

A incarner de revenantes ruines  
Je me certifie foetal  
Me risquant à la croire toujours  
Je dissémine ma prière parmi l'heure  
Je cours, suspendu à ma perte

Le végétal jaunit, c'est sa pâleur  
La pierre s'affaisse par-dessous  
A mon tour je me lève  
Abreuvé d'injonction  
Irriguant une mort interminable ---

## Prière

Quelque fenêtre que tu m'ouvres  
Je te reconnais  
A lézarder les murs  
Afin que j'y promène le regard  
Tu es l'orage tombé hier soir  
et ma pitance destinée

Tu m'ignores  
peut-être  
je te reconnais

Et tu m'as convié ci-bas  
je te suis pas à pas  
irrigue-moi toujours de la pénombre  
préservée par-devant moi  
Autrement, nos ébats n'auront pas lieu  
Ils n'ont jamais eu lieu  
qu'à clouer ma mémoire

Je vivrai hier soir  
toujours jusqu'à la foudre

## **Soumission**

Dans le désert  
les sables dansent  
la plaine  
paquerettes, herbes hautes  
branches et feuillages  
des reflets de nos angoisses  
dansent

Portés par le vent  
nous agissons, instables  
subjugués par le moment  
si rien ne nous convie  
à croire, nous ne naîtrons jamais

## Dédain d'orage

Ces pyramides, je les vois de haut  
traverser les nuages de ma déraison  
Je suis un animal pôleaire  
et je me vois de haut  
escalader ma frénétique rêverie

Ces pyramides, je les ai bâties  
J'en ai la façon désœuvrée  
Je n'avais que des ruines  
d'entières ruines désunies  
et j'avais le regard moqueur

Mais ci, d'où je spécule  
est un désirable désert

## Supplique

Comme on marche toujours à petits pas  
et chaque pas coûte toujours de si violents  
efforts  
et l'enfer est si loin  
derrière devant  
sous mes pieds je résonne  
terre visqueuse en laquelle je suis né  
engloutis-moi imitant les saisons

## **Gestuelle du spectateur**

Le néant nie le désespoir  
toujours naissant, toujours convalescent  
n'y est, au plus, qu'un détour du regard

Un théâtre isolé, d'incestes spectateurs  
de douleurs qu'il incarne

La mort, en ses orgies fictives  
y inscrit d'emblématique – son alcôve

## Le spectacle interdit

Fragments -

Dans l'illusion de nos misères  
nous pouvons croire en l'avenir

Les anges que nous côtoyons  
nous les répudierons  
leurs nobles sentiments nous auront bien servi

Nos industries nous répartissent  
la mort nous confondra

Nous pouvons l'invoquer, c'est toujours par  
défaut  
Et tous nos chapelets ne forment qu'un vertige

La mort, n'y croyons pas, enfin  
Elle est solide, notre impardonnable dieu

Le bégaiement d'un homme suffit-il

à ce que naisse le néant ?

Une tombée d'oubli traverse les feuillages  
de nos maigres leçons d'arbres.

S'y réconcilient savoir et connaissance  
enrichis seulement  
de leur commune, bégayante absence

Et c'est encore l'incertitude qui nourrit  
cette pitance pauvre de néant

Car la musique est le langage des prières  
elle inscrit sa clarté sur nos pâleurs

Avec le temps, nos partitions s'abreuvent  
d'une dangereuse plénitude

On quitte l'arbre  
d'un chemin de pierre  
pour entrer dans la forêt

Les cieux aussi se couvrent  
de feuillages unanimes

Ne vous laissé-je rien à regarder ?  
Vous ne sauriez vous en plaindre,  
hères apaisés -

Je ne suis pas un sot métier  
je marche sous vos pas  
je les veux toujours plus légers

Mes reflets vous caressent  
mes parois vous affament  
je suis ce méchant terrassier  
que vous ne verrez pas -

## Sentence

Dans l'hystérie d'un tribunal imaginaire –  
celui-là même qui nous avéra

On nous a arraché nos yeux pour les  
railler. « Car ce que vous voyez, nous a-t-on  
dit, ne fut qu'un leurre. »

Mais il fut triste et immobile.

Nous ne le savions pas.

« Ce soir ». Comme un semblable tribunal  
ne se soucie que de nos nuits, on entendra  
l'espace rétréci (il nous a convié, nous  
l'avons dénué).

Trahison.

Nos juges ne sont pas nécessairement nos  
antérieurs. Nous avons pu les postuler.  
Alors, ils reviendront. Nous les invoquerons  
par des gestes contraires.

Ils nous bafouent, nous les aimons encore : du moins nous aident-ils dans notre lutte plusieurs fois millénaire ! Ce n'est vraiment que leur recours qui aura pu calomnier l'espace, interrompre le temps. Nous avons vu éclore bien d'autres intuitions irrémédiables que nous n'avons su concevoir, au moins parce que rien ne nous y avait jamais rendu. Nos intuitions mort-nées, nous les observerons avec un plaisir moindre – à ce moment, peut-être, posera sur nous notre ignorance et nous nous sentirons, à notre tour, humiliés.

Le calme de l'endroit (un tribunal imaginaire, arrêté dans le temps, éclos indécentement parmi l'espace interrompu) nous effraiera bien plus que les éruptions de fureurs terrestres.

Le calme se meut, lui aussi. On se regarde fluctuer dans un malaise grandissant; les mains rampent au sol, à l'autre bout du tribunal, dans le petit théâtre réservé aux pièces à conviction.

Un musicien aspire  
essentiellement, je crois,  
à la syncope du silence

\*

Et si elle se raréfie  
alors il s'en remet, de soi,  
aux spasmes frugaux qu'on lui prête

\*

On ne lui rendra pas  
ces turbulences vespérales

